

à l'assemblée, des propositions plus ou moins saugrenues... En revanche, la réunion des bureaux offrait un intérêt exceptionnel, puisque les députés pouvaient, loin des regards du public, délibérer en secret sur l'abolition des lois de proscription. Le résultat n'était pas douteux: treize bureaux sur quinze se sont prononcés pour l'admission des princes d'Orléans en qualité de députés.

Il y a deux questions soumises à la Chambre: l'une générale, l'autre particulière. Sur celle-ci, il y a presque unanimité d'opinion, quelques radicaux seuls combattent l'admission des princes d'Orléans; sur la question générale, il y aurait moins d'entente: les radicaux de gauche voudraient maintenir la proscription contre les membres des familles princières qu'elles soient; les radicaux de droite voudraient admettre les princes des familles de Bourbon et d'Orléans qui constituent, selon l'expression tant applaudie de M. Baragnon, la maison de France, mais exclure de tous les droits politiques les membres de la famille Bonaparte. La conclusion finale sera certainement l'abrogation pure et simple des lois de proscription. Le duc d'Angoulême et le prince de Joinville étaient hier à Saint-Germain: on m'assure qu'ils sont arrivés ce matin à Versailles. Il est possible que dès demain, les deux princes assistent à la séance; il faut s'attendre à quelque grave incident.

La situation du gouvernement, ou plutôt la situation de M. Thiers est, en cette circonstance, des plus délicates. M. Thiers a déclaré que tant qu'il serait au pouvoir, la république resterait la forme gouvernementale. On se demande déjà si le chef du Pouvoir exécutif imitera, volontairement ou forcé, le général Trochu, lequel ayant juré de ne pas capituler, donna sa démission la veille de la capitulation. On sait que M. Thiers avait combattu d'abord très-énergiquement le projet des princes de paraître dans l'Assemblée aussitôt après leur élection et même depuis le séjour de la Chambre à Versailles. Tout récemment, il a fait ses efforts pour calmer les impatiens et faire ajourner la question. Il n'y a pas réussi, et l'on peut dire qu'il a été emporté par le mouvement.

Aujourd'hui, toute sa diplomatie, tous ses efforts tendent à obtenir des princes qu'ils donnent leurs démissions pour ce motif qu'ils ont été élus sous l'empire des lois de proscription. Les princes seraient reconnus et proclamés députés; mais ils se retireraient volontairement. Ce serait là une transaction qui aurait l'avantage d'ajourner la grosse question de politique pratique, de laisser au temps le soin de calmer les passions, et qui assurerait à l'Assemblée, et surtout aux princes, le mérite de n'avoir pas profité de l'émotion générale au lendemain de la guerre civile pour bâcler une solution dynastique et gouvernementale. M. Thiers réussira-t-il? C'est ce que nous saurons seulement demain.

Comme vous devez bien le penser, on s'est beaucoup occupé parmi nos députés de la lettre du prince Napoléon à M. J. Favre, cette lettre se peut résumer ainsi: l'empire a commis des fautes, mais les hommes du 4 septembre ont changé nos malheurs en désastres. On remarque que le prince, si sévère pour M. J. Favre, laisse complètement de côté la personnalité et les actes de M. Thiers. De tous les membres de la famille Bonaparte, le prince Napoléon est celui qui est le plus antipathique à la majorité de l'Assemblée et l'on n'a pas manqué de rappeler que lorsque l'Empereur quitta Metz, le prince Napoléon se retira en Italie.

Je viens de faire une rapide excursion à Paris. Je ne vous dirai rien des ravages produits par l'incendie, car tout

est dit à ce sujet; mais j'y ai acquis la certitude que Paris a échappé à une destruction complète, il est fallu encore près de quinze jours à l'artillerie et au génie pour préparer l'assaut et l'on ignore ce qu'aurait pu coûter une entrée de vive force. Les fédérés ont été surpris: Versailles avait des intelligences dans le palais et les troupes ont pu entrer. C'est à cela que Paris doit son salut, et l'incendie n'est qu'un grand nombre de ses enfants. Encore cinq ou six jours d'attente et Paris n'eût plus été qu'un immense foyer d'incendie.

Paschal Grousset a été arrêté hier à Paris, et l'on a des raisons de croire que le plus coupable de tous, Félix Pyat, n'est pas loin.

CH. CAHOT.

PARIS-VERSAILLES

On lit dans le Figaro: Les funérailles de Mgr l'archevêque de Paris auront lieu mercredi, à 14 heures précises, à l'église métropolitaine de Notre-Dame.

La levée du corps, au Palais archiepiscopal de la rue de Grenelle, par les évêques suffragants du diocèse et le chapitre métropolitain se fera à dix heures, et le cortège se mettra immédiatement en marche vers la cathédrale en parcourant les rues de Grenelle, de Bourgogne et les quais de la rive gauche jusqu'au pont Notre-Dame et à la place du Parvis.

Le corps de l'archevêque, revêtu de ses ornements pontificaux, la face découverte, sera porté, précédé de la croix, de la crocette, du bougeoir et du pontifical, par six diacres sur un lit de parade, et les cordons tenus par les évêques suffragants du diocèse de Paris.

Le deuil sera conduit par le frère de Monseigneur Darbois.

L'église métropolitaine sera entièrement tendue de noir avec bordures d'hermine et crépines d'argent.

Sous le transept s'élève un immense catafalque sur lequel seront déposés, pendant la cérémonie, les restes mortels de l'illustre prélat. Ce catafalque, à colonnes de gruit, est surmonté d'un immense baldaquin, dont les quatre pendants en hermine sont attachés, deux sur les piliers de la grande nef, et deux sur ceux du chœur.

Cinq autres catafalques sur lesquels seront déposés les corps de monseigneur Surat, du curé de la Madeleine et des trois prêtres jésuites assassinés par les bandits de la Commune, seront rangés autour de celui de l'archevêque.

Après la cérémonie aura lieu l'inhumation de l'illustre prélat dans les caveaux affectés à la sépulture des archevêques de Paris.

Les dépouilles de ses infortunés compagnons seront transportées: celui de M. l'abbé Deguerry à la Madeleine, et les autres aux cimetières de Montmartre et du Père-Lachaise.

La compagnie de l'Est a reçu l'ordre de préparer soixante-dix trains pour le transport des troupes allemandes en Allemagne. C'est un premier allègement au fardeau de l'occupation. L'importance du fait est considérable.

Il est certain aujourd'hui que l'ancien rédacteur du Courrier français n'a pas été tué sur une barricade. Atteint d'un coup de feu à la cuisse, il a été transporté à l'ambulance des Champs-Élysées. C'est hier seulement, dans la matinée, que l'autorité a fait demander s'il était transportable à Versailles. Sur l'avis favorable de M. Ghena, il a été descendu dans une petite voiture, qui l'a immédiatement emmené, sous bonne escorte. M. Vermorel aurait dit à ses compagnons d'ambulance que, si en le laissant se défendre, il avait un sûr moyen de sauver sa vie.

Lequel donc? Hier, à six heures, un homme de haute taille, en deuil, très pâle et d'une apparence énergique, passait rue de Rivoli, escorté d'une douzaine d'hommes que commandait un sous-officier de l'ancienne garde républicaine. Plusieurs personnes nous ont affirmé que c'était M. Courmet, l'ex-député à

la sûreté générale. C'était, dans tous les cas, un fugitif, par conséquent brisé, un prisonnier d'importance.

Le bruit court que M. Henri Maret, rédacteur du *Not d'ordre* et ami de M. Rochefort, est arrêté depuis plusieurs jours et se trouve à Versailles, où il va pour un jugement sous la prévention d'excitation à la guerre civile, au vol et au pillage.

Paris-Journal annonce de la façon la plus positive, l'arrestation de ce citoyen Verrière, membre de la Commune, recherché activement depuis la déroute de l'insurrection, et qui avait résisté jusqu'à présent à ses spoliations aux recherches dont il était l'objet. Déjà la maîtresse dudit Verrière avait été arrêtée, munie de papiers qu'on dit d'une grande importance.

Le citoyen Garreau, homme de confiance de Raoul Rigault, qui l'avait proposé à la garde de l'archevêque, d'abord au dépôt, de la préfecture de police, puis à Mazas, a été fusillé le soir même de la prise de possession de Mazas par l'armée, dans la cour de gauche, sous les fenêtres mêmes de son cabinet directeur.

Ce personnage sinistre, ancien ouvrier serrurier, dur et cruel à ses prisonniers, qui ne marchait qu'avec un revolver à la ceinture, et un chassepot en bandoulière, toujours aviné, avait été couragement mis sous séquestre par les gardiens de Mazas, et notamment par M. Doyen, père, brigadier, qui brava sa fureur et son revolver aussitôt après l'évacuation de la prison.

Hier matin, on a terminé au Père-Lachaise les fouilles de débris de leurs cachettes un certain nombre de défenseurs de la Commune qui avaient, pendant la bataille, avant l'entrée des troupes dans le cimetière, dissimulé leur présence en se blottissant dans les cryptes des chapelles funéraires ou sous les pierres tombales dont la disposition se prêtait à cette opération. Cinquante insurgés ont été pris dans ces circonstances.

On a arrêté, hier, madame Duval, femme du général de la Commune, mort au début de la guerre. Madame Duval n'est âgée que de 22 ans.

Un vingtaine de prisonniers ont descendu à cinq heures et demie, hier, la rue de Lafayette, sous l'escorte d'un petit nombre de soldats de la ligne.

Exceptionnellement, ils semblaient appartenir à la classe aisée.

Le lieutenant-payeur des pompiers, sous la commune nommé Richard, a été passé par les armes, hier après-midi, vers cinq heures, à la prison militaire du Cherche-Midi.

On annonce l'arrestation du citoyen Aray, intendan général sous la Commune. Il s'était enfui de Paris quelques jours avant le 22 mai.

M. Delescluze est évidemment mort: on a trouvé sur son cadavre l'ordre suivant: « Le citoyen Millière, à la tête de 150 fusées, incendiera les maisons suspectes et les monuments publics de la rive gauche.

Le citoyen Dereure, avec 100 fusées, est chargé du 1er et du 2e arrondissement.

Le citoyen Billioray, avec 100 hommes, est chargé des 9e, 10e et 20e arrondissements.

Le citoyen Vésinier, avec 50 hommes, est chargé spécialement des boulevards, de la Madeleine à la Bastille.

Ces citoyens devront s'entendre avec les chefs de barricade pour assurer l'exécution de ces ordres.

Paris, 3 prairial an 79. Delescluze, Règère, Ranvier, Johannadi, Vésinier, Brunel, Dombrowski.

Un assez grand nombre de prisonniers fédérés sont enfermés provisoirement au séminaire de Saint-Sulpice.

Hier, ils se sont révoltés et ont essayé de prendre les armes de soldats. Cette tentative a été promptement réprimée et ses promoteurs expédiés immédiatement à Versailles.

Parmi ces détenus, on compte beaucoup de femmes, qui se montrent plus acharnées que les hommes.

On lit dans l'Opinion nationale: L'affiche suivante pourrait être utilement apposée:

« Perdu un membre de la Commune, très admirateur de littérature allemande, hégélien de profession.

« S'adresser, pour plus amples renseignements, à Saint-Denis, aux autorités révolutionnaires.

« Ce que nous demandons ici, ce n'est pas un fugitif insuffisamment désigné par nous, mais le bonne foi qui a quitté notre camp observé les conventions.

« Ce que nous voulons donner, ce n'est pas un piège à la police, mais une preuve de plus de la connivence prussienne dans les désastres de Paris.

« Le 2, vers cinq heures du soir, une forte détonation mettait en émoi le quartier de la Courtille. On voyait s'élever du bureau de stationnement des omnibus, situé rue de Belleville, de longues colonnes de fumée.

« Au même instant, deux femmes s'élançant des fenêtres du premier étage, heureusement peu élevées, et étaient recueillies par les soldats du poste.

« Le premier moment de panique passé, on constata que les nombreuses boîtes de carouches qui avaient été déposées à cet endroit, venaient d'exploser. Les secours furent promptement organisés, et les sapeurs-pompiers de la rue Julien-Lacroix étouffèrent bien vite le commencement d'incendie. Il n'y a pas d'accident à déplorer.

« On ne saurait trop vivement engager l'autorité à supprimer au plus tôt ces dépôts éparpillés dans beaucoup de localités, et les faire transporter dans les magasins de l'Etat.

« Sur plusieurs points des remparts, au bastion 73 entr'autres (15e arrondissement), une quantité considérable de projectiles de toute nature encombre la route militaire qui est accessible à tout le monde, même aux fumeurs. Il importe, si l'on veut éviter des accidents, de les faire enlever le plus tôt possible.

Arrestation de Paschal Grousset

On lit dans le Figaro: Depuis cinq ou six jours, on soupçonnait fortement que Paschal Grousset, l'ex-député aux relations extérieures, devait être caché dans la rue Condorcet.

Il y a trois jours, ces soupçons se changèrent en quasi-certitude, on allait dans le quartier jusqu'à dire qu'il venait chaque matin déjeuner chez une demoiselle Hacard, avec laquelle il entretenait depuis sept ans environ des relations intimes et qui loge, 39, rue Condorcet.

Hier donc, à une heure et demie de l'après-midi, M. Duret, commissaire de police, accompagné de deux agents de la sûreté et d'un serrurier, se présentait au quatrième étage de cette maison.

Il avait été prévenu que deux femmes y étaient logées, mais que l'une d'elles venait de partir; c'était Mlle Hacard, qui était allée acheter quelques journaux.

Après un coup de sonnette, auquel il ne fut fait aucune réponse, M. Duret fit enfoncer la porte, et vit d'abord une femme qui lui tournait le dos.

Cette femme, pourvue en apparence d'une abondante chevelure noire, ou plutôt d'un chignon encore attaché au sommet de la tête était en jupon noir et en camisole.

Vous êtes Paschal Grousset, s'écria l'agent de l'autorité en saisissant le bras de cette femme et en la forçant à se retourner.

Grousset, car c'était bien lui, s'essaya ni de nier, ni de faire la moindre résistance; il avoua son nom et se déclara homme de lettres et membre de la Commune.

Puis il demanda à reprendre ses vêtements masculins, ce qui lui fut accordé, et la perquisition commença immédiatement.

Tout d'abord, Grousset resta parfaitement impassible, se vantant qu'on n'eût jamais mis la main sur ses papiers, et se flattant qu'il en serait toujours ainsi.

Mais lorsqu'on eut donné l'ordre de fouiller le ciel-de-lit, il se troubla et pâlit.

Vous avez la cachette, s'écria-t-il. On saisit, en effet, une liasse énorme de documents, dont l'état sera probablement fort intéressant pour l'histoire des relations extérieures pendant la Commune.

Après un premier interrogatoire assez sommaire, chez le commissaire de la police,

Grousset fut emmené au séminaire de Saint-Sulpice.

Il avait demandé la permission de fumer un cigare, plaisir dont il était privé depuis dix jours environ: qu'il était dégoûté en femme.

C'est, en effet, le 23 qu'on a cessé d'entendre parler de lui, et l'on suppose qu'il est depuis ce jour-là qu'il s'est réfugié chez la demoiselle Hacard.

Mlle Hacard est une fort jolie femme, âgée de 24 ans environ, de taille moyenne, d'un extérieur modeste, qui ne manque pas d'une certaine distinction.

Elle paraît fort attachée à Grousset, qu'elle devait épouser avant peu; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour le sauver et s'est ditte prêtée à tout pour lui.

Un de ses grands soucis, hier, a été de savoir si on l'avait conduit à pied; elle redoutait pour lui la longueur de la route, et surtout les fureurs de la population.

Sous ce dernier rapport, ses craintes n'étaient pas exagérées.

En effet, à peine arrivé à la mairie Drouot, Grousset fut immédiatement salué de sa part par les soldats du poste.

A mort l'assassin! à mort l'incendiaire! qu'il aille à pied!

Un peloton de troupes fut chargé d'escorter la voiture qui le renfermait, mais il ne put contenir les fureurs des assaillants; on s'efforçait d'approcher de lui, on lui montrait le poing et l'on essayait de le frapper.

Plusieurs fois déjà, M. Duret s'était vu obligé de porter pour inviter la foule à se tenir à son prisonnier.

Prenez patience, disait-il, justice sera faite, mais non honneur de magistrat; est engagé à ce que je remette Paschal Grousset vivant entre les mains de la justice.

On l'écoula d'abord avec déférence, mais bientôt les clamours reprennent violemment, et il est probable que justice aura été faite sur l'heure, si le cortège n'avait rencontré M. le général Pradier, qui s'enquit des causes de tout ce bruit. Il prit aussitôt indifféremment tous les officiers et soldats, qui se tenaient sur la route et en fit une escorte assez imposante pour dompter le torrent.

On se dirigea vers le Palais de l'Industrie par les boulevards et la rue Royale.

Au point où les deux rues s'embranchent à l'entrée du faubourg Saint-Michel, le retour de la foule redoublait avec plus de violence que jamais.

Regarde, regarde, ce qu'il a fait! A mort l'incendiaire! qu'on le fusille sur les ruines des maisons qu'il a brûlées.

Cette fois est sévère, dit Paschal Grousset, mais il faut être philosophe, tel est M. Duret.

Il y a une quinzaine de jours, l'empire m'a saisi, j'aurais pu être à votre place, si vous n'avez pas eu pitié de moi, si vous n'avez pas eu pitié de moi.

Cependant la voiture avançait lentement, Grousset ne pouvait comprendre, dit-il, qu'on pût le confondre avec les incendiaires du Louvre et des Tuileries, les hommes de lettres, les artistes.

Après un trajet long et souvent interrompu, le cortège fit enfin son entrée à l'Industrie, siège de la grande prévôté militaire, où Paschal Grousset a été dirigé hier soir même sur Versailles.

Opinion de la Presse anglaise

LA COMMUNE PARISIENNE

Les journaux parisiens disent que parmi les membres de la Commune, il n'y avait que très-peu de véritables Français; et d'après la liste que nous avons publiée, il paraît y avoir quelque vérité dans cette assertion.

On n'avait jamais vu une révolution identifiée avec une confusion de noms plus polyglotte. Ainsi, les tyrans de Paris n'étaient pas de véritables Français, mais la lie du fanatisme révolutionnaire européen, l'écume de tous les pays du monde entier; puisque nous voyons sur cette liste des Égyptiens, des Italiens des Polonais, des Américains, des Espagnols, des Portugais, des Prussiens, des Valaques, des Hongrois, des Allemands du Sud et même des Hollandais.

Et sans toute cette variété de noms, ces hommes sont venus s'établir à Paris; pendant deux mois, pour le déshonorer et l'incendier.

Mais ce qu'il faut compter parmi les miracles de l'histoire, c'est que, dans une occasion si soudaine et si extraordinaire, il se soit trouvé dans la capitale de la France un

dans un transport de douleur, une minute encore... — Angus, dit Richard à son tour, d'une voix sombre, je ne la verrai plus!

Mais Angus les prit l'un et l'autre par la main, et, après leur avoir permis de déposer un baiser sur le front de celle qui avait été Julia O'Byrne, il les conduisit dans le parloir du rez-de-châssée, où il les laissa pour s'occuper des nombreux devoirs imposés par la circonstance.

Restés seuls, Richard et miss Avondale s'étaient jetés sur des sièges, à quelque distance l'un de l'autre. La jeune fille continuait à sangloter, en laissant échapper des paroles entrecoupées au souvenir de son amie. Richard, au contraire, ne pleurait plus, ne parlait plus; la tête baissée, l'œil fixe, sa douleur était d'autant plus poignante qu'elle ne se faisait plus jour au dehors.

Un quart d'heure s'écoula ainsi. Enfin miss Nelly se leva; écartant ses cheveux qui la couvraient comme d'un voile, elle s'approcha du capitaine et lui dit d'un ton affectueux:

— Un pareil accablement est excusable chez une femme comme moi, Richard; mais un chagrin de famille, si grand qu'il soit, devrait-il abattre à ce point un brave soldat, un homme de cœur qui a conçu le gigantesque projet de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre?

Richard se redressa; son œil noir se mira dans l'œil humide de la jeune fille;

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

— Mon frère, miss Avondale, dit-il avec un accent de douce autorité, vous ne pouvez plus rester ici... Dans un instant, cette chambre sera remplie d'étrangers; faites donc un dernier adieu à la dépouille terrestre de la sainte qui vient de monter au ciel, et suivez-moi. — Votre Révérence, murmura miss Avondale,

DERNIER IRLANDAIS

La prière allait commencer quand des cris de joie, accompagnés d'armes à feu, retentirent dans le village. Julia s'agita faiblement sur son lit funèbre.

— Mon Dieu! que se passe-t-il donc? demanda Nelly avec une épouvante involontaire.

Une vieille femme qui entra et qui était autre qu'Alison, la seconde maîtresse dont on avait réclamé les soins, se dirigea vers elle.

— Adieu, vous entendez, ma belle miss Avondale, dit-elle avec un accent de sa-

tisfaction méchante, ce sont les paddies pe Neath qui viennent de remporter la victoire sur les habits rouges, dans le défilé du Bon-Messager...

Le grand comte O'Byrne a fait un massacre de ces Anglais, et bientôt il n'en restera pas un dans la vieille Irlande. Hourra donc pour... — Silence, femmel interrompit Richard avec colère. Oh! maudite, soit cette victoire dont la bruyante joie vient insulter à notre recueillement! — Et qui êtes-vous? s'écria la mégère avec rage, pour empêcher les bons Irlandais...

Mais un reflet de lumière lui montra tout à coup le visage irrité de Richard; elle recula d'un pas.

— Ohi sirs, s'écria-t-elle, c'est Sa Seigneurie le grand comte lui-même... et la jeune dame existe encore! Eh bien! je suis arrivée à temps pour pousser le keene.

D'un geste impérieux Richard lui désigna l'autre extrémité de la chambre; Alison rejoignit sa compagne Jenny, et elles se mirent à chuchoter avec animation. Les prières commencèrent. Par intervalles, les cris de triomphe poussés par les habitants de Neath s'élevaient de la rue et semblaient devoir troubler la cérémonie. Mais les personnes prosternées autour du lit de mort ne paraissaient plus entendre ces clamours discordants; à la faible lumière qui éclairait la chambre, on les eût vus mornes, abattues, les yeux gonflés de larmes, la poitrine oppressée de soupirs. Au mo-

ment où le prêtre commença les paroles sacramentelles: *Partes, âme chrétienne!* Julia fit un léger mouvement.

— Je vais rejoindre ma mère, murmura-t-elle.

Elle ouvrit encore les yeux, les fixa sur ses amis comme pour leur dire adieu, puis elle les ferma; le léger souffle qui soulevait encore son sein diminua peu à peu, et elle s'éteignit enfin, sans efforts et sans convulsions. Les deux frères et Nelly contemplaient avec anxiété ce visage livide dont aucun muscle ne remuait plus. L'âme avait quitté son enveloppe terrestre, et ils doutaient, ils attendaient encore. Jenny s'approcha du lit et se pencha vers la morte; au bout d'une nouvelle minute, elle se releva.

— Tout est fini, dit-elle.

Une explosion de gémissements accueillit cette fatale nouvelle.

Au même instant Alison, celle qui avait montré une si odieuse insensibilité, courut à la fenêtre qui donnait sur la rue, l'ouvrit et jeta dans l'obscurité un hurlement plaintif, lugubre qui retentit à une grande distance.

C'était le keene ou cri de mort (*hultu* des anciens). La vieille femme répéta plusieurs fois cet appel funèbre; quand elle se tut, un grand silence régna dans le village. Les hourras, les chants de triomphe avaient cessé tout à coup; sans doute les paddies victorieux demandaient à leurs proches quelle perte annonçait ce signal si connu. Après un moment d'hésitation, un cri lamentable s'éleva dans l'ombre et répondit au premier; puis plusieurs autres retentirent çà et là, à des distances inégales; puis enfin ce fut un épouvantable concert de plaintes et de lamentations qui partirent à la fois de tous les points du village.

Alors mistress Alison ferma la fenêtre et s'approcha des deux frères.

— Voici les bonnes gens de Neath qui vont venir pour la «allée de mort, dit-elle; avec votre permission